# Principaux GENRES LITTÉRAIRES

**Travail à faire ❶**

**Replace les différents éléments ci-contre dans le champ qui correspond :**
*Biographie, Nouvelle, Roman*.
*Écris les MOTS en MAJUSCULES. Avance de champ en champ en utilisant...*
***GENRE(S) LITTÉRAIRE(S) RATTACHÉ(S) ÉCRIT(S) EN BLEU***
**Et, pour chaque extrait, précise le registre littéraire (tonalité) utilisé.**

**NARRATION**

**Narration** d'une **FICTION** (récit inventé), mêmes'il peut s'inspirer de faits réels.
Au départ, écrit en _____ (**texte qui rime**) puis en en _____ (**texte qui ne rime pas**). Construit pour être lu et non écouté, il comporte un beaucoup de sous-genres.

Aragorn était le plus grand de la Compagnie, mais Boromir, de taille légèrement moins élevée, était de carrure plus large et plus lourde. Il passa devant et Aragorn le suivit. Lentement, ils se mirent en marche, et bientôt ils peinaient ferme. La neige leur arrivait par endroits à la poitrine, et Boromir paraissait plutôt nager ou creuser avec ses grands bras que marcher.
Après les avoir observés un moment, Legolas se tourna vers les autres, un sourire aux lèvres :
— Les plus forts doivent chercher un chemin, disiez-vous ? Mais moi je dis : qu'un laboureur laboure, mais choisissez plutôt une loutre pour nager et pour courir légèrement sur l'herbe et les feuilles, ou même la neige – un Elfe.
Sur quoi, il s'élança lestement, et Frodon remarqua pour la première fois, bien qu'il le sût depuis longtemps, que l'Elfe n'avait pas de bottes, mais qu'il portait seulement des chaussures légères, comme il faisait toujours ; et ses pieds laissaient à peine de traces dans la neige.

**Registre littéraire :** _____

J. R. R. TOLKIEN, *Le Seigneur des anneaux, Tome 1 : La Communauté de l'Anneau*, 1954.

**NARRATION**

**Narration** de l'**HISTOIRE VRAIE** d'une vie, d'un événement particulier, par un auteur.
Si elle est écrite par la personne elle-même, c'est une **AUTOBIOGRAPHIE**.

**Samedi 20 juin 1942**
C'est une sensation très étrange, pour quelqu'un dans mon genre, d'écrire un journal. Non seulement je n'ai jamais écrit, mais il me semble que plus tard, ni moi ni personne ne s'intéressera aux confidences d'une écolière de treize ans. Mais à vrai dire, cela n'a pas d'importance, j'ai envie d'écrire et bien plus encore de dire vraiment ce que j'ai sur le coeur une bonne fois pour toutes à propos d'un tas de choses. Le papier a plus de patience que les gens : ce dicton m'est venu à l'esprit par un de ces jours de légère mélancolie où je m'ennuyais, la tête dans les mains, en me demandant dans mon apathie s'il fallait sortir ou rester à la maison et où, au bout du compte, je restais plantée là à me morfondre. Oui, c'est vrai, le papier a de la patience, et comme je n'ai pas l'intention de jamais faire lire à qui que ce soit ce cahier cartonné paré du titre pompeux de « Journal », à moins de rencontrer une fois dans ma vie un ami ou une amie qui devienne l'ami ou l'amie avec un grand A, personne n'y verra probablement d'inconvénient.
Me voici arrivée à la constatation d'où est partie cette idée de journal ; je n'ai pas d'amie.

**Registre littéraire :** _____

Anne FRANK, *Le Journal d'Anne Frank*, 1947.

**NARRATION**

**Narration** d'une **HISTOIRE COURTE**, **CONCENTRÉE** avec une **CHUTE (fin) SURPRENANTE**.

« Les gars, je vous assure, je n'ai pas aussi bon goût que j'en ai l'air. » Ils sont hilares, continuent de s'affairer. Le feu, à peine attisé, arbore déjà des flammes bestiales, des tentacules qui se promènent tout autour. Elles s'approchent un peu trop, en quête d'une prise, je souffle inutilement.
Ces cinglés sont efficaces, le barbecue va être fameux. L'odeur me donnerait presque l'eau à la bouche. Si je n'étais pas le plat de résistance. Vraiment très pratique tous ces bidons d'essence qui sont restés entreposés dans cette station-service. La raison de ma présence ici. Je voulais redonner un peu de tonus à la teigne, ma moto. J'aurais mieux fait de continuer à pied. Ils gueulent entre eux, je comprends à peine leur jargon. Je crois qu'il est question de la garniture pour m'accompagner. Avec la moitié de la mâchoire édentée et les visages scarifiés, purulents, recouverts de bandages, il est compliqué de saisir les subtilités au milieu des grognements. Saletés d'infectés, les plus veinards dans le coin. [...]
Les trois cannibales s'arrêtent de bouger simultanément et se réunissent en vitesse autour du feu, les armes braquées. Des fusils d'assaut. Un argument de poids qui m'a rendu très docile au moment de ma capture. […] L'un d'eux fait signe aux autres de rester près du camp tandis qu'il s'avance. [...]
Un éclair, un râle agonisant. Le temps qu'ils se retournent et pointent leurs engins, il ne reste que leur copain à genoux. Il est mort avant que son corps ait pu réaliser, figé en supplice. Juste un sabre. C'est tout ce que j'ai pu voir. Les deux terreurs se mettent à tirer dans tous les sens, les impacts se perdent dans les arbres, sur les pierres aux alentours, un carnage inoffensif. […] C'est le souci avec les armes à feu. Tôt ou tard, il faut recharger.
Ils réalisent le problème et se mettent à brailler. L'un d'eux se jette sur l'imposant sac de sport qui traîne près de moi tandis que l'autre pointe son fusil dans le vide. « Bonsoir. » Une ombre grise se dresse devant lui et le type hurle, pris au dépourvu. J'entends le clic impuissant qui s'agite, cherche à l'aider puis le beuglement qui se perd dans la nuit. Lassé par tout ce surjeu, le spectre vient de lui trancher la gorge. […] Quelques secondes passent, j'entends le dernier cri qui l'achève. Je n'ai pas bougé durant toute la performance, toujours ligoté. J'attends, rassuré. Le fantôme s'approche enfin, le spectacle est terminé. Il ne paye pas de mine, en guenille. Pouilleux, avec ses cheveux attachés, tout poussiéreux, et une barbe grisonnante. L'impression qu'il a régressé de quelques siècles. J'espérais plus clinquant comme sauveur.
Je continue de le jauger tandis qu'il tapote un des cadavres du pied, s'assurant qu'il ne pourra plus se relever. […] « Merci pour votre aide. Avec ces types, je n'allais pas faire long feu. » Il se tourne vers moi, je souris. Mais je n'arrive pas à déchiffrer l'expression sur son visage.
La nuit est avancée, une petite pointe timide de la part de l'aube à l'horizon et le feu qui crépite sur le parking abandonné. Le sabreur est toujours là, assis, les sens en éveil avec sa lame à portée. Mais la torpeur s'éprend de lui peu à peu. Il est détendu, repu. [...]
Il lâche un rot, suivi d'un petit rire. Il jette un coup d'œil sur le crâne à l'orée des flammes, tourné dans sa direction. Ce motard lui fait presque de la peine à présent, avec ses contes enfantins. Il est parvenu à garder son expression stupéfaite. La même, celle au moment de l'impact. [...] Il n'avait jamais eu d'autre objectif que de trouver de quoi se nourrir. Comme tous les autres. Non. Désolé pour ce pauvre gars, mais l'ère des héros est belle et bien révolue.

**Registre littéraire :** _____

Thomas GIULLIANI, *Sauvetage éclair*, 2020.

## Travail à faire ❷

**Replace les différents éléments ci-contre dans le champ qui correspond :**
*Conte, Témoignage, Tragédie*.
*Écris les MOTS en MAJUSCULES. Avance de champ en champ en utilisant...*
***GENRE(S) LITTÉRAIRE(S) RATTACHÉ(S) ÉCRIT(S) EN BLEU***
**Et, pour chaque extrait, précise le registre littéraire (tonalité) utilisé.**

**NARRATION**

**Narration** d'une **FICTION INVRAISEMBLABLE**., de longueur variable.
Ecrit pour être raconté, il porte en lui **émotion** et **philosophie**.
Comme le roman, il comporte beaucoup de sous-genres.

Il était une fois un prince qui voulait épouser une princesse, mais une vraie princesse. Il fit le tour de la Terre pour en trouver une mais il y avait toujours quelque chose qui clochait ; des princesses, il n'en manquait pas, mais étaient-elles de vraies princesses ? C'était difficile à apprécier ; toujours une chose ou l'autre ne lui semblait pas parfaite. Il rentra chez lui tout triste, il aurait tant voulu rencontrer une véritable princesse.
Un soir, par un temps affreux, éclairs et tonnerre, cascades de pluie que c'en était effrayant, on frappa à la porte de la ville et le vieux roi lui-même alla ouvrir. C'était une princesse qui était là, dehors. Mais grands dieux ! de quoi avait-elle l'air dans cette pluie, par ce temps ! L'eau coulait de ses cheveux et de ses vêtements, entrait par la pointe de ses chaussures et ressortait par le talon… et elle prétendait être une véritable princesse !
« Nous allons bien voir ça », pensait la vieille reine, mais elle ne dit rien. Elle alla dans la chambre à coucher, retira toute la literie et mit un petit pois au fond du lit ; elle prit ensuite vingt matelas qu'elle empila sur le petit pois et, par-dessus, elle mit encore vingt édredons en plumes d'eider. C'est là-dessus que la princesse devait coucher cette nuit-là. Au matin, on lui demanda comment elle avait dormi.
« Affreusement mal, répondit-elle, je n'ai presque pas fermé l'œil de la nuit. Dieu sait ce qu'il y avait dans ce lit. J'étais couchée sur quelque chose de si dur que j'en ai des bleus et des noirs sur tout le corps ! C'est terrible ! »
Alors ils reconnurent que c'était une vraie princesse puisque, à travers les vingt matelas et les vingt édredons en plumes d'eider, elle avait senti le petit pois. Une peau aussi sensible ne pouvait être que celle d'une authentique princesse.
Le prince la prit donc pour femme, sûr maintenant d'avoir trouvé une vraie princesse, et le petit pois fut exposé dans le cabinet des trésors d'art, où l'on peut encore le voir si personne ne l'a emporté. Et ceci est une vraie histoire.

**Registre littéraire :** _____

Hans Christian ANDERSEN, *La Princesse au petit pois*, 1835.

**TÉMOIGNAGE**
**NARRATION**

**Narration** où l'auteur raconte des **FAITS HISTORIQUES** ou **ÉVÈNEMENTS** dont il a été le **témoin** : mémoires, récits de voyage, poèmes, lettres,…

[...] je n'étais rien, au départ. À mes côtés, pas l'ombre d'une force, ni d'une organisation. En France, aucun répondant et aucune notoriété. À l'étranger, ni crédit, ni justification. Mais ce dénuement même traçait ma ligne de conduite. C'est en épousant, sans ménager rien, la cause du salut national que je pourrais trouver l'autorité. C'est en agissant comme champion inflexible de la nation et de l'État qu'il me serait possible de grouper, parmi les Français, les consentements, voire les enthousiasmes, et d'obtenir des étrangers respect et considération. Les gens qui, tout au long du drame, s'offusquèrent de cette intransigeance ne voulurent pas voir que, pour moi, tendu à refouler d'innombrables pressions contraires, le moindre fléchissement eut entraîné l'effondrement. Bref, tout limité et solitaire que je fusse, et justement parce que je l'étais, il me fallait gagner les sommets et n'en descendre jamais plus. La première chose à faire était de hisser les couleurs. La radio s'offrait pour cela. Dès l'après-midi du 17 juin, j'exposai mes intentions a M. Winston Churchill. Naufrage de la désolation sur les rivages de l'Angleterre, qu'aurais-je pu faire sans son concours ? Il me le donna tout de suite et mit, pour commencer, la BBC à ma disposition. Nous convînmes que je l'utiliserais lorsque le gouvernement Pétain aurait demandé l'armistice. Or, dans la soirée même, on apprit qu'il l'avait fait. Le lendemain, 18 heures, je lus au micro le texte que l'on connaît. À mesure que s'envolaient les mots irrévocables, je sentais moi-même se terminer une vie, celle que j'avais menée dans le cadre d'une France solide et d'une indivisible armée. À quarante-neuf ans, j'entrais dans l'aventure comme un homme que le destin jetait hors de toutes les séries.

**Registre littéraire :** _____

Charles DE GAULLE, Mémoires de guerre, 1956.

**THÉÂTRE**

**Forme théâtrale** née au IVe -Ve s. avant J.C. avec la comédie, elle touche le public par la **TERREUR** et la **PITIÉ** qu'elle fait naître. Selon ARISTOTE, elle a aussi une **visée didactique**, pour enseigner une vérité morale au public par la **CATHARSIS**,(« séparer le bon d'avec le mauvais ») pour purifier l'âme du spectateur de ses passions excessives.

*Alors qu'il a accédé au trône de Thèbes après avoir triomphé de l'énigme du Sphinx, ŒDIPE mène l'enquête afin de découvrir la cause de la peste envoyée sur la ville par APOLLON. Il découvre que le responsable de l'épidémie n'est autre que lui-même, coupable à la fois de parricide et d'inceste, car il a, sans le savoir, tué son père, LAÏOS, et épousé sa mère, JOCASTE. Dans la scène finale, ŒDIPE dit adieu à ses filles ANTIGONE et ISMÈNE.*
**OEDIPE.** - (s'adressant à CRÉON, son oncle maternel) Le bonheur soit donc avec toi ! [...] ô mes enfants, ou donc êtes-vous ? Venez, venez vers ces mains fraternelles, qui ont fait ce que vous voyez de ces yeux tout pleins de lumière du père dont vous êtes nées […] Sur vous aussi, je pleure - puisque je ne suis plus en état de vous voir. -, je pleure, quand je songe combien sera amère votre vie à venir et quel sort vous feront les gens. A quelles assemblées de votre cité, à quelles fêtes pourrez-vous bien aller, sans retourner chez vous en larmes, frustrés du spectacle attendu ? Et, quand vous atteindrez l'heure du mariage, qui voudra, qui osera se charger de tous ces opprobres faits pour ruiner votre existence, comme ils ont fait pour mes propres parents ? Est-il un crime qui y manque ? Votre père a tué son père ; il a fécondé le sein d'où lui-même était sorti ; il vous a eues de celle même dont il était déjà issu : voilà les hontes qu'on vous reprochera ! Qui, dès lors, vous épousera ? Personne, à mes enfants, et sans doute vous faudra-t-il vous consumer alors dans la stérilité et dans la solitude... ô fils de MÉNÉCÉE, puisque tu restes seul pour leur servir de père - nous, leur père et leur mère, sommes morts tous les deux -, ne laisse pas des filles de ton sang errer sans époux, mendiant leur pain. Ne fais point leur malheur égal à mon malheur. Prends pitié d'elles, en les voyant si jeunes, abandonnées de tous, si tu n'interviens pas. Donne-m'en ta parole, prince généreux, en me touchant la main... (CRÉON *lui donne la main.*) Ah ! que de conseils, mes enfants, si vous étiez d'âge à comprendre, j'aurais encore à vous donner ! Pour l'instant, croyez-moi, demandez seulement aux dieux, où que le sort vous permette de vivre, d'y trouver une vie meilleure que celle du père dont vous êtes nées.

**Registre littéraire :** _____

SOPHOCLE, *Oedipe-Roi*, vers 430-420 av. J.C.

## Travail à faire ❸

**Replace les différents éléments ci-contre dans le champ qui correspond :**
*Comédie, Drame, Essai*.
*Écris les MOTS en MAJUSCULES. Avance de champ en champ en utilisant...*
***GENRE(S) LITTÉRAIRE(S) RATTACHÉ(S) ÉCRIT(S) EN BLEU***
**Et, pour chaque extrait, précise le registre littéraire (tonalité) utilisé.**

**THÉÂTRE**

**Forme théâtrale** née au IVe -Ve s. avant J.C. avec la tragédie, elle utilise l'**HUMOUR**. Née dans l'Antiquité grecque, elle est devenue un genre littéraire diversement utilisé selon les époques. Elle peut aussi être très critique.

*Le matin des noces de FIGARO et de SUZANNE, cette dernière révèle que le Comte ALMAVIVA lui a fait des avances et veut rétablir le droit de cuissage qu'il avait aboli il y a 3 ans, pour son propre mariage avec ROSINE, devenue la comtesse, dans* Le Barbier de Séville, *précédente pièce de théâtre.*

**SUZANNE :** Prouver que j'ai raison serait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non ?
**FIGARO :** Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, si madame est incommodée, elle sonnera de son côté : zeste, en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose ? il n'a qu'à tinter du sien : crac, en trois sauts me voilà rendu.
**SUZANNE :** Fort bien ! Mais quand il aura tinté, le matin, pour te donner quelque bonne et longue commission : zeste, en deux pas il est à ma porte, et crac, en trois sauts…
**FIGARO :** Qu'entendez-vous par ces paroles ?
**SUZANNE :** Il faudrait m'écouter tranquillement.
**FIGARO :** Eh ! qu'est-ce qu'il y a, bon Dieu ?
**SUZANNE :** Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme : c'est sur la tienne, entends-tu ? qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal BASILE, honnête agent de ses plaisirs, et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour en me donnant leçon.
**FIGARO :** BASILE ! ô mon mignon, si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé la moelle épinière à quelqu'un…

**Registre littéraire :**

BEAUMARCHAIS, *Le Mariage de Figaro, Acte I, Scène 1,* 1778.

**THÉÂTRE**

1757 : Créé par DIDEROT, le premier drame bourgeois *Le Fils naturel,* veut rompre avec la tragédie (pas d'unité de temps et de lieu, même si l'unité d'action est conservée) mais rester un « genre sérieux », **PROCHE DES PRÉOCCUPATIONS DES SPECTATEURS** pour **les émouvoir** et **leur enseigner la morale**.
1827, Victor HUGO théorise le drame romantique - en vers ou en prose – dans le refus de la règle classique des 3 unités pour faire entendre **philosophie** et **revendications**.

*Antony et Adèle se sont aimés, mais Antony a mystérieusement disparu et Adèle a épousé le colonel d'Hervey. Trois ans plus tard, Antony réapparaît et révèle à Adèle qu'il est un bâtard, enfant né hors mariage, statut qui le prive de toute reconnaissance sociale et lui interdit d'épouser la femme qu'il aime.*

**ADÈLE :** Antony, le monde a ses lois, la société ses exigences ; qu'elles soient des devoirs ou des préjugés, les hommes les ont faites telles, et, eussé-je le désir de m'y soustraire, qu'il faudrait encore que je les acceptasse.
**ANTHONY :** Et pourquoi les accepterais-je, moi ?… Pas un de ceux qui les ont faites ne peut se vanter de m'avoir épargné une peine ou rendu un service ; non, grâce au ciel, je n'ai reçu d'eux qu'injustice, et ne leur dois que haine… Je me détesterais du jour où un homme me forcerait à l'aimer… Ceux à qui j'ai confié mon secret ont reversé sur mon front la faute de ma mère… Pauvre mère !… ils ont dit : Malheur à toi, qui n'as pas de parents !… Ceux auxquels je l'ai caché ont calomnié ma vie… ils ont dit : Honte à toi, qui ne peux pas avouer à la face de la société d'où te vient ta fortune !… Ces deux mots, honte et malheur, se sont attachés à moi comme deux mauvais génies… J'ai voulu forcer les préjugés à céder devant l'éducation… arts, langues, science, j'ai tout étudié, tout appris… Insensé que j'étais d'élargir mon cœur pour que le désespoir pût y tenir ! Dons naturels ou sciences acquises, tout s'effaça devant la tache de ma naissance ; les carrières ouvertes aux hommes les plus médiocres se fermèrent devant moi ; il fallait dire mon nom, et je n'avais pas de nom. Oh ! Que ne suis-je né pauvre et resté ignorant, perdu dans le peuple ! Je n'y aurais pas été poursuivi par les préjugés ; plus ils se rapprochent de la terre plus ils diminuent, jusqu'à ce que trois pieds au-dessous ils disparaissent tout à fait.
**ADÈLE :** Oui, oui, je comprends… Oh ! Plaignez-vous ! Plaignez-vous !… car ce n'est qu'avec moi que vous pouvez vous plaindre !
**ANTHONY :** Je vous vis, je vous aimai ; le rêve de l'amour succéda à celui de l'ambition et de la science ; je me cramponnai à la vie, je me jetai dans l'avenir, pressé que j'étais d'oublier le passé… Je fus heureux… quelques jours… les seuls de ma vie… merci, ange ! Car c'est à vous que je dois cet éclair de bonheur, que je n'eusse pas connu sans vous… C'est alors que le colonel d'Hervey… Malédiction !… Oh ! Si vous saviez combien le malheur rend méchant ! Combien de fois, en pensant à cet homme, je me suis endormi la main sur mon poignard !… et j'ai rêvé de Grève et d'échafaud !

**Registre littéraire :**

Alexandre DUMAS, *Antony, acte II, scène 5*, 1831.

**ARGUMENTATION**

**OEUVRE DE RÉFLEXION** portant sur les sujets les plus divers et exposée par l'auteur de manière personnelle. Il peut être polémique ou partisan, dans les domaines de la **philosophie**, l'**histoire**, la **politique**, les **sciences**.

C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit, dés l'entrée, que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée. Je n'y ai eu nulle considération de ton service, ni de ma gloire. Mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ai voué à la commodité particulière de mes parents et amis [...] Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et artifice : car c'est moi que je peins. Mes défauts s'y liront au vif [...]. Que si j'eusse été entre ces nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières lois de nature, je t'assure que je m'y fusse très volontiers peint tout entier, et tout nu. Ainsi, lecteur, **je suis moi-même la matière de mon livre** : ce n'est pas raison que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain. Adieu, donc. Michel de Montaigne, le premier mars 1580.

**Registre littéraire :**

Michel de MONTAIGNE, Essais, *Au Lecteur*, 1580.

## Travail à faire ❹

**Replace les différents éléments ci-contre dans le champ qui correspond :**
*Apologue, Conte philosophique, Fable*.
*Écris les MOTS en MAJUSCULES. Avance de champ en champ en utilisant...*

***GENRE(S) LITTÉRAIRE(S) RATTACHÉ(S) ÉCRIT(S) EN BLEU***

**Et, pour chaque extrait, précise le registre littéraire (tonalité) utilisé.**

### ARGUMENTATION

**COURT RÉCIT NARRATIF FICTIF**, à visée argumentative, rédigé principalement en vers dont on tire une **MORALE PRATIQUE**. La **fable** en est la déclinaison la plus connue. Le **conte philosophique**, une autre.
**COURT RÉCIT** en **VERS** ou en **PROSE** qui utilise souvent des animaux qui parlent, et fait l'objet au début et/ou à la fin une **MORALE** (ou leçon de vie) _____ (que le lecteur doit deviner) ou _____ (qui lui est donnée clairement).

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni Loups ni Renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune ;
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux,
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements :
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger. Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter selon toute justice
Que le plus coupable périsse.
- Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Et bien, manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes Seigneur
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'Ane vint à son tour et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le baudet. Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

**Registre littéraire :** _____

Jean de LA FONTAINE, Les Animaux malades de la peste, FABLES, 1678-1679.

### NARRATION ARGUMENTATION

Né au XVIIIe siècle, il est une **FICTION CRITIQUE** de la société et du pouvoir en place pour transmettre des **idées philosophiques**. Il reprend la construction du conte.

*MICROMÉGAS, mesurant 38 km de haut voyage de planète en planète, accompagné d'un habitant de Saturne, qui semble très petit à ses côtés. Quand ils découvrent la Terre, le Saturnien apparaît aussi comme un géant pour les hommes qui ne sont visisibles qu'avec un microscope.*

« Ô atomes intelligents, dans qui l'Être éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe : car, ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser ; c'est la véritable vie des esprits.
Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur ; mais il est ici, sans doute. » A ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux. […] MICROMÉGAS frémit, et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. « Il s'agit, dit le philosophe, de quelques tas de boue grand comme votre talon. […] Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme Sultan, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, César. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit[...].
— Ah ! malheureux ! s'écria MICROMÉGAS avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée ! Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmilière d'assassins ridicules.
— Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on ; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables ; sachez que, quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue, ou l'intempérance, les emportent presque tous. D'ailleurs, ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires qui du fond de leur cabinet ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui ensuite en font remercier Dieu solennellement. »

**Registre littéraire :** _____

VOLTAIRE, *Micromégas*, 1752.

## Travail à faire ❺

**Replace les différents éléments ci-contre dans le champ qui correspond :**
*Ballade, Pensées, Pamphlet.*
***Écris les MOTS en MAJUSCULES.*** *Avance de champ en champ en utilisant...*
***GENRE(S) LITTÉRAIRE(S) RATTACHÉ(S) ÉCRIT(S) EN BLEU***
**Et, pour chaque extrait, précise le registre littéraire (tonalité) utilisé.**

**ARGUMENTATION**

C'est un récit ou un discours qui **DÉNONCE** un pouvoir, une institution ou une personne connue, sur le **mode de la caricature, du dénigrement, de la raillerie**, dans un **STYLE** souvent vindicatif (« **OFFENSIF** »).

*Lettre d'Emile ZOLA à Felix FAURE, Président de la République de l'époque, pour défendre le Capitaine DREYFUS, injustement accusé et déclaré coupable de haute trahison avec l'Allemagne. Voici la fin de son courrier...*

Mais cette lettre est longue, monsieur le Président, et il est temps de conclure.
J'accuse le lieutenant-colonel du Paty de Clam d'avoir été l'ouvrier diabolique de l'erreur judiciaire, […]
J'accuse le général Billot d'avoir eu entre les mains les preuves certaines de l'innocence de Dreyfus et de les avoir étouffées, […]
En portant ces accusations, je n'ignore pas que je me mets sous le coup des articles 30 et 31 de la loi sur la presse du 29 juillet 1881, qui punit les délits de diffamation. Et c'est volontairement que je m'expose.
Quant aux gens que j'accuse, je ne les connais pas, je ne les ai jamais vus, je n'ai contre eux ni rancune ni haine. Ils ne sont pour moi que des entités, des esprits de malfaisance sociale. Et l'acte que j'accomplis ici n'est qu'un moyen révolutionnaire pour hâter l'explosion de la vérité et de la justice.
Je n'ai qu'une passion, celle de la lumière, au nom de l'humanité qui a tant souffert et qui a droit au bonheur. Ma protestation enflammée n'est que le cri de mon âme. Qu'on ose donc me traduire en cour d'assises et que l'enquête ait lieu au grand jour !
J'attends.
Veuillez agréer, monsieur le Président, l'assurance de mon profond respect.

**Registre littéraire :**

Emile ZOLA, *J'accuse*, L'AURORE, 13 janvier 1898.

PENSÉES

**ARGUMENTATION**

Elles consistent, pour un auteur, à rassembler diverses **RÉFLEXIONS**. Les plus connues sont *Les Pensées* de Blaise PASCAL,mélange de réflexions et de notes de lecture, sont rassemblées après sa mort.

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable.
C'est donc être misérable que de se connaître misérable; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable.
Pensée fait la grandeur de l'homme.
Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête (car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds).
Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée: ce serait une pierre ou une brute.
L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser: une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il nous faut relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser: voilà le principe de la morale.

**Registre littéraire :**

Blaise PACAL, *Pensées*, 1860.

**POÉSIE**

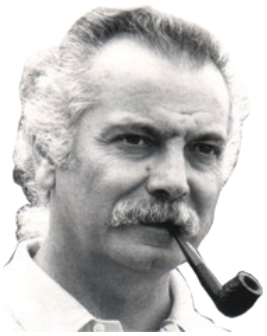
Poème médiéval à forme fixe composé de **3 COUPLETS** et d'**1 DEMI-STROPHE APPELÉE ENVOI**, chacune étant terminée par un vers refrain, qui rappelle la forme chantée des origines. Les **STROPHES** sont souvent **« CARRÉES »** (nombre de vers = nombre de syllabes de chaque vers).

Dictes-moy où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Romaine ;
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine ;
Echo, parlant quand bruyt on maine
Dessus rivière ou sus estan,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine ?
**Mais où sont les neiges d'antan !**

Où est la très sage Heloïs,
Pour qui fut chastré et puis moyne
Pierre Esbaillart à Sainct-Denys ?
Pour son amour eut cest essoyne.
Semblablement, où est la royne
Qui commanda que Buridan
Fust jetté en ung sac en Seine ?
**Mais où sont les neiges d'antan !**

La royne Blanche comme ung lys,
Qui chantoit à voix de sereine ;
Berthe au grand pied, Bietris, Allys ;
Harembourges, qui tint le Mayne,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglois bruslèrent à Rouen ;
Où sont-ilz, Vierge souveraine ?…
**Mais où sont les neiges d'antan !**

Prince, n'enquerez de sepmaine
Où elles sont, ne de cest an,
Qu'à ce refrain ne vous remaine :
**Mais où sont les neiges d'antan !**



**Registre littéraire :**

François VILLON, *Ballade des Dames du temps jadis*, 1459.

**Travail à faire ❻**

**Replace les différents éléments ci-contre dans le champ qui correspond :** *Calligramme, Ode, Sonnet*.

*Écris les MOTS en MAJUSCULES. Avance de champ en champ en utilisant...*

***GENRE(S) LITTÉRAIRE(S) RATTACHÉ(S) ÉCRIT(S) EN BLEU***

Tab

**POÉSIE**

Poème **lyrique** célébrant un personnage ou un événement, joyeux ou triste, a propos d'un **amour perdu** ou du **désespoir face à un monde en détresse**. C'est l'**équivalent poétique de l'épopée**.

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose[1]
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée[2],
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las, las ses beautés laissé choir
Ô vraiment marâtre[3] Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne[4]
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à ceste[5] fleur la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

RONSARD, *Mignonne, allons voir si la rose*, 1545.

[1]**DÉCLOSE :** était ouverte.
[2]**VESPRÉE :** de "vêpres", office religieux célébré le soir.
[3]**MARÂTRE :** maltraitante.
[4]**FLEURONNE :** de fleurons, décorations en forme de fleurs.
[5]**CESTE :** cette.

**Registre littéraire :** **[sur la page]**

**POÉSIE**

Poème comportant **14 vers**, organisés en **2 quatrains** (strophes à 4 vers) et **2 tercets** (strophes à 3 vers) ou 1 seul sizain final (strophe à 6 vers).
Les vers sont généralement écrits en **alexandrins (12 syllabes)**.

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

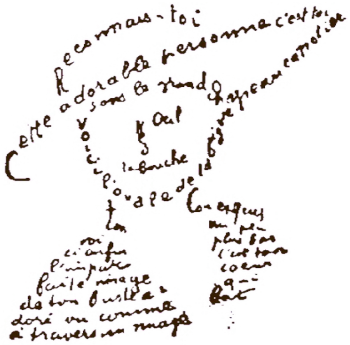
Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur RIMBAUD, *Le Dormeur du val*, octobre 1870.

CALL

**POÉSIE**

Poème dont la disposition graphique forme un **dessin**, généralement **en rapport avec le sujet du texte**, plus rarement en opposition avec lui.
Cela permet d'allier l'**imagination visuelle** à celle portée par les mots.
C'est Guillaume APOLLINAIRE, poète français, qui est à l'origine de ce mot (contraction de « calligraphie » et d'« idéogramme », dans le sens de « belles lettres » dans le recueil du même nom (*Calligrammes*, 1918).



Reconnais-toi
cette adorable personne, c'est toi
Voici l'ovale de la figure, Œil, nez, la bouche
Sous le grand chapeau canotier
Ton cou exquis
Voici enfin l'imparfaite image de ton buste adoré vu comme à travers un nuage
Un peu plus bas c'est ton cœur qui bat

Guillaume APOLLINAIRE, *Calligramme*, 09 février 1915.

## Travail à faire ❼

**Replace les différents éléments ci-contre dans le champ qui correspond :**
*Bande-dessinée, Lettre, Magazine, Revue*.
*Écris les MOTS en MAJUSCULES. Avance de champ en champ en utilisant...*
***GENRE(S) LITTÉRAIRE(S) RATTACHÉ(S) ÉCRIT(S) EN BLEU***
**Et, pour le premier extrait, précise le registre littéraire (tonalité) utilisé.**

**ÉPISTOLAIRE**
**NARRATION**

Ou **courrier**. Ou encore **correspondance** dans le cadre d'un échange de courriers prolongé sur une longue période.
Elle simule un dialogue entre un **émetteur ou épistolier** (personne qui écrit désigné par « je » ou « nous »), à une **date** et en un **lieu** donnés, et un **destinataire** (personne à qui on adresse ; désigné par « tu » ou « vous »).
Elle peut être **authentique** ou **fictive** et former un **ROMAN ÉPISTOLAIRE**.

**Lettre I** *à Julie*

Il faut vous fuir, mademoiselle, je le sens bien : j'aurais dû beaucoup moins attendre ; ou plutôt il fallait ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui ? Comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités, et conseillez-moi.
Vous savez que je ne suis entré dans votre maison que sur l'invitation de madame votre mère. Sachant que j'avais cultivé quelques talents agréables, elle a cru qu'ils ne seraient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un si beau naturel, j'osai me charger de ce dangereux soin, sans en prévoir le péril, ou du moins sans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité : j'espère que je ne m'oublierai jamais jusqu'à vous tenir des discours qu'il ne vous convient pas d'entendre, et manquer au respect que je dois à vos mœurs encore plus qu'à votre naissance et à vos charmes. Si je souffre, j'ai du moins la consolation de souffrir seul, et je ne voudrais pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

**Registre littéraire :**

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 1761.

**GRAPHIQUE**
**NARRATION**

Forme artistique utilisant une **juxtaposition de dessins articulés** en séquences narratives et le plus souvent accompagnés de textes dans des **phylactères** (« bulles ») :
**narrations**, **dialogues**, **onomatopées** (« bruits »).
En Amérique du Nord, on l'appelle **COMICS** et connaît une forte popularité dans les années 1930, avec l'émergence de superhéros dont Superman, (en 1938).
Après 1945, Osamu TEZUKA popularise aussi le genre du **MANGA**.

ou

ou

**GRAPHIQUE**

**Publications périodiques** recensant un certain nombre d'événements présentés sous la forme d'**articles** relatifs à une période donnée, généralement une journée, d'où son nom.
Par métonymie, ce terme peut désigner des **périodiques imprimés** à des fréquences de parution différentes (hebdomadaires, mensuels,...), ainsi que des **formats audiovisuels** du type journal télévisé (JT).

## Travail à faire ❽

**Retrouve les GENRES LITTÉRAIRES utilisés dans les 3 textes ci-dessous, puis, en quelques lignes, résume la FORME (« la construction ») et le FOND (ce que le texte dit ou raconte) du propos en tenant compte du CONTEXTE.**

### ① GENRE

Connaître de nouveaux personnages est comme rencontrer de nouvelles personnes, avec cette différence que nous pouvons d'emblée les découvrir de l'intérieur, chaque action du point de vue de son auteur. Moins ces personnages nous ressemblent et plus ils élargissent notre horizon, donc enrichissent notre univers.
Cet élargissement intérieur [...] ne se formule pas en propositions abstraites [...] ; Ce que les romans nous donnent est, non un nouveau savoir, mais une nouvelle capacité de communication avec des êtres différents de nous ; en ce sens, ils participent plus de la morale que de la science. L'horizon ultime de cette expérience n'est pas la vérité mais l'amour, forme suprême du rapport humain. [...]
C'est pourquoi il faut encourager la lecture par tous les moyens y compris celle de livres que le critique professionnel considère avec condescendance, sinon avec mépris, depuis *Les Trois Mousquetaires* jusqu'à *Harry Potter* : non seulement ces romans populaires ont amené à la lecture des millions d'adolescents, mais de plus ils leur ont permis de se construire une première image cohérente du monde, que, rassurons nous, les lectures suivantes amèneront à nuancer et à complexifier.

Tzvetan TODOROV, *La littérature en péril*, 2007.

### ② GENRE

Trois fois dix vers, et puis cinq d'ajoutés,
Sans point d'abus, c'est ma tâche complète;
Mais le mal est qu'ils ne sont pas comptés
Par quelque bout il faut que je m'y mette.
Puis, que jamais ballade je promette,
Dussé-je entrer au fin fond d'une tour,
Nenni, ma foi! car je suis déjà court;
Si que je crains que n'ayez rien du nôtre.
Quand il s'agit de mettre une œuvre au jour,
Promettre est un, et tenir est un autre.

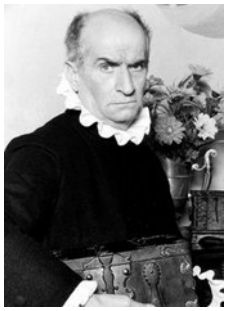
Sur ce refrain, de grâce, permettez
Que je vous conte en vers une sornette.
Colin, venant des Universités,
Promit un jour cent francs à Guillemette;
De quatre-vingts il trompa la fillette,
Qui, de dépit, lui dit pour faire court
« Vous y viendrez cuire dans notre fourt »
Colin répond, faisant le bon apôtre :
« Ne vous fâchez, belle, car, en amour,
Promettre est un, et tenir est un autre. »

Sans y penser j'ai vingt vers ajustés,
Et la besogne est plus d'à demi faite.
Cherchons-en treize encor de tous côtés,
Puis ma ballade est entière et parfaite.
Pour faire tant que l'ayez toute nette,
Je suis en eau, tant que j'ai l'esprit lourd;
Et n'ai rien fait si par quelque bon tour
Je ne fabrique encore un vers en ôtre;
Car vous pourriez me dire à votre tour
« Promettre est un, et tenir est un autre. »

O vous, l'honneur de ce mortel séjour,
Ce n'est pas d'hui que ce proverbe court;
On ne l'a fait de mon temps ni du vôtre
Trop bien savez qu'en langage de cour
Promettre est un, et tenir est un autre.

Jean de LA FONTAINE, *Les Termes de La Fontaine à Fouquet*, 1659.

### ③ GENRE

« HARPAGON (*il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.*)
Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste Ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné ! On m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. Rends-moi mon argent, coquin. (*Il se prend lui-même le bras.*) Ah ! c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. [...] **Je me meurs, je suis mort, je suis enterré**. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ? que dites-vous ? Ce n'est personne. [...] Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh ! de quoi est-ce qu'on parle là ? De celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. »

MOLIÈRE, *L'Avare*, Acte IV, scène 7, 1668.